

# Écritures suspendues, vies engagées. Traverser la guerre civile libanaise

Isabelle Rivoal

► **To cite this version:**

Isabelle Rivoal. Écritures suspendues, vies engagées. Traverser la guerre civile libanaise . Ethnologie française, Presses Universitaires de France, 2014, Temps biographiques et discontinuités politiques, XLIV (3), pp.503-512. <halshs-01420552>

**HAL Id: halshs-01420552**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01420552>**

Submitted on 29 Dec 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Citer comme : Isabelle Rivoal, « Écritures suspendues, vies engagées. Traverser la guerre civile libanaise », *Ethnologie Française*, vol. XLIV, n°3, juillet 2014, p. 503-512.

## **Écritures suspendues, vies engagées. Traverser la guerre civile au Liban**

Isabelle Rivoal

*CNRS-Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative*

Pour quelqu'un né à la toute fin des années 1960 et qui a grandi avec les images répétitives de la guerre civile au Liban accompagnant la litanie quotidienne des noms des otages français, arriver à Beyrouth avec le nouveau millénaire se vit d'abord comme un retour dans le passé. Beyrouth ne s'apprehende pas comme un ailleurs, mais comme un hier familier. Initialement perçue par le glissement du regard sur ses façades criblées, la ville est une étrange intime, un imaginaire matérialisé, un jadis qui devient présent. Le conflit civil qui a maintenu le Liban dans un quotidien de violences, d'affrontements et d'incertitudes pendant quinze années (de 1975 à 1990) est d'abord un « écran », dans le double sens du terme, pour l'ethnographe. Presque dix années après la fin de la guerre, il s'est écoulé assez de temps pour ne plus ressentir une suspension de conflit « juste terminé » mais pas encore assez pour que cette guerre appartienne au passé. Je viens d'avoir 30 ans lorsque je découvre le Liban ; c'est aussi l'âge de ceux qui vont devenir au fil des jours et des années mes « informateurs » et mes amis. Ils appartiennent à « la génération de la guerre » (*jil al-harb*), comme l'on désigne ceux qui sont nés juste avant et ont grandi pendant le conflit.

Dans une discussion devenue classique de la temporalité en anthropologie, Johannes Fabian a mis l'accent sur l'éthique propre au travail du terrain qui suppose de partager à la fois un lieu et un temps avec « ces autres », objets de l'enquête. Pour bien la distinguer de la seule dimension de « contemporanéité » comme partage d'une même époque, Johannes Fabian a forgé la notion co-temporalité (*coevalness*); soit une praxis du partage des activités et de

l'expérience au fondement d'un projet de connaissance. Or ce projet de connaissance, souligne-t-il, est en partie désavouée par l'écriture académique qui suppose la mise à distance de cette « expérience co-temporelle » sous peine, pour l'ethnologue, d'être accusé de tentation poétique [Fabian, 1983 : 31-34]. La prise en compte des décalages entre l'expérience temporelle du terrain et la manière dont il en est rendu compte ne s'épuise cependant pas dans la critique épistémologique de Johannes Fabian. Mener un projet ethnographique dans le contexte d'une société qui a déjà pris quelque distance avec un conflit, mais dont les interlocuteurs privilégiés ont été façonnés par lui, pose de manière cruciale la question de la co-temporalité, non pas d'un point de vue épistémologique, mais bien méthodologique ; celui de l'impossible *co-expérience* quand un événement encore dépourvu de structure narrative se trouve de fait laissé hors du champ de l'enquête. Mais surtout, la perspective critique développée par Johannes Fabian sur la base de cette intuition féconde que les conditions de production de la connaissance propre à l'ethnologie dépendent étroitement de l'expérience d'une co-temporalité ne lui a pas permis de questionner plus largement les implications de cette proposition. Comment penser notamment les situations dans lesquelles ce ne serait pas l'ethnologue, de retour du terrain, qui réintroduirait une distance par l'écriture mais le « terrain » qui se transformerait si drastiquement qu'il rendrait la co-temporalité incommensurable ? L'article qu'on va lire aborde un problème ouvert, qui n'appelle aucune résolution mais invite à explorer le déploiement d'une pratique dans son inscription temporelle et l'incertitude que cela implique quand il s'agit de rendre compte de changement sociaux sur le long terme. Il trouve son origine dans une réflexion sur plusieurs publications ethnologiques, parues dans le Liban des années 1990 bien que fondées sur des enquêtes ethnographiques réalisées avant le déclenchement de la guerre civile. Ces textes publiés plus de vingt ans après que le terrain a été réalisé, ce tempo inhabituel dans la production des analyses ethnographiques, imposent de questionner l'implicite de contemporanéité ou de concomitance entre l'enquête et l'analyse, et au-delà, les conditions mêmes de possibilité de production d'une analyse.

La première partie de l'article présentera ainsi une perspective réflexive sur le travail de quatre anthropologues de renom qui ont chacun à leur manière « traversé la guerre » au Liban dans un silence relatif. L'intérêt de ces travaux ne se limite pas à une contribution à l'histoire de la discipline dans une région du monde régulièrement soumise à la pression des événements violents. Quand ils paraissent dans les années qui suivent la fin de la guerre, ils sont accueillis comme des études éclairantes qui mettent en perspective le Liban de l'après-guerre en parlant du Liban d'avant-guerre. Pour comprendre les ressorts de la

réception enthousiaste faite à ces travaux, il faut prendre la mesure de la concomitance entre la trame du récit et l'expérience de silence et d'amnésie vécue par cette génération de la guerre qui se retrouve dans la nostalgie du Liban de la guerre et de l'avant-guerre dont ils tendent à théâtraliser l'expression. C'est à cette mise en perspective qu'est consacrée la seconde partie de l'article qui mobilise des observations ethnographiques personnelles réalisées durant la décennie 1999-2009 (lorsque j'enquêtai sur les formes de la relation politique dans la communauté druze), la littérature disponible sur l'expérience de la guerre au Liban et les réflexions des historiens locaux sur la relation complexe des Libanais à leur histoire. Je n'ai jamais eu, pour ma part, le projet de réaliser une enquête exhaustive « sur » la guerre, en interrogeant plus ou moins systématiquement les souvenirs, la mémoire réflexive, les évocations de mes informateurs et amis. Je n'ai jamais cherché à faire « dire » la guerre et jamais personne n'a entrepris de me la conter ou de me charger d'en rapporter le récit clé en main. Les quinze années de ce conflit au Liban, entre Libanais déchirés sur l'idée même de la possibilité d'un Liban comme espace commun, comme destinée commune, n'ont cependant cessé de saturer la société libanaise. Pour la génération de la guerre sommée de « devenir » alors que leurs aînés brûlaient l'illusion d'un futur possible, comme pour les anthropologues chargés de construire des récits alors que les pourquoi et les comment échappaient à l'entendement, la guerre a laissé des traces, des restes que l'on peut s'attacher à saisir sans toutefois prétendre en faire le récit.

### **Ethnographies à-contretemps**

Dans son usage le plus courant, le contretemps – de l'italien *contrattempo* – désigne les circonstances et les complications qui mettent en retard et reportent un projet. En chorégraphie, le contretemps est un accompli en quelque sorte, un synonyme de passé. En musique enfin, le terme identifie un procédé rythmique dans lequel un son est articulé sur un temps faible ou sur la partie faible d'un temps.

C'est bien d'abord dans son sens premier que l'on peut considérer l'impact du déclenchement de la guerre civile libanaise en mars 1975 sur la trajectoire professionnelle de ces anthropologues qui vont faire l'expérience d'une société en train de glisser vers la violence armée. Ils le font de points de vue différents. Rosemary Sayigh résidait déjà dans les camps palestiniens où elle a passé une partie des années de guerre en tant qu'épouse de Palestinien, un statut qui fait peser des obligations sur sa place en tant qu'universitaire américaine ; Michael

Johnson a publié avant-guerre son étude d'un quartier musulman sunnite de Beyrouth dans laquelle il explore les relations entre les patrons, leurs hommes de main et ceux qu'ils contrôlent dans une approche territorialisée du tissu urbain ; Suad Joseph, née dans une famille libanaise chrétienne et élevée aux États-Unis a enquêté dans le quartier multi-confessionnel de Borj Hammoud dans l'est beyrouthin ; et Michael Gilsenan, que ses racines irlandaises ont rendu réceptif aux élaborations narratives libanaises, avait d'abord passé quelques mois dans le sud-Liban à dominance chiite avant de s'installer dans une communauté sunnite dans la région marginalisée du Akkar dans le nord du Liban<sup>1</sup>. Suad Joseph et dans une moindre mesure Michael Gilsenan attendront la fin de la guerre pour publier la plus grosse partie des données recueillies lors de longs séjours de terrain entre 1972 et 1974, la première dans une série d'articles [Joseph, 1993, 1994], le second dans sa belle monographie *Lords of the Lebaneses Marches* [Gilsenan, 1996]. La production de Rosemary Sayigh et de Michael Johnson n'a pas été « suspendue » avec autant de radicalité, mais elle demeure néanmoins intéressante car l'un et l'autre anthropologues ont écrit sur le problème de l'analyse des données dans un contexte radicalisé par la violence politique.

Le travail de Michael Johnson présente à ce titre un profil plus traditionnel dans la discipline en ce qu'il pourrait s'apparenter au genre classique de la revisite de terrain après deux décennies, avec le projet assumé de prendre à bras le corps la question des profondes modifications que la guerre apporte à la manière dont il avait compris et analysé les transformations sociales à l'œuvre dans les années 1960. Dans son ouvrage paru en 2001, *All honorable men*, Michael Johnson souligne les erreurs d'analyse qu'il considère avoir commises dans l'analyse systémique du clientélisme en termes de classes sociales et du contrôle politique par les classes dominantes [Johnson, 1986]. Il reconnaît notamment n'avoir pas été en mesure de prendre en considération la dimension émotionnelle dans l'analyse du système politique et social libanais, notamment la centralité de l'honneur. Reprenant alors son ethnographie de l'époque, enrichie par celle des trajectoires des politiciens et chefs de milice durant la période de guerre, Johnson a proposé une véritable relecture de la logique de modernisation mise en œuvre dans la société libanaise des années 1960. Il la construit désormais sur la démocratisation de l'éthique montagnarde de

---

<sup>1</sup> Cette étude sur la traversée « biographique » de la guerre du Liban par des anthropologues aurait pu prendre en considération la destinée tragique de Michel Seurat, ce sociologue français qui avait choisi de demeurer au Liban, où il s'était installé en 1973, après le déclenchement de la guerre civile et de poursuivre ses enquêtes sur le quartier de Bâb Tebbâne à Tripoli [Seurat, 1989]. Son enlèvement en mai 1985 et son décès au cours de sa détention en mars 1986 en font un cas extrême, même si le choix dangereux qu'il avait fait de continuer à rendre compte des logiques sociales de la violence de guerre au moment même où elle se produisait met en perspective les trajectoires des auteurs que j'ai choisi de considérer dans cet article.

l'honneur « importée » dans un contexte urbain compétitif où la guerre l'a brutalement révélée à travers la violence milicienne<sup>2</sup>. L'effondrement de la société libanaise dans la guerre est clairement un défi d'intelligibilité pour l'ethnologue s'efforçant de discerner les dynamiques sociales. Dans ce cas cependant, et même si Johnson revient entièrement sur son analyse rétrospectivement, il n'en amende que l'orientation, son récit restant organisé autour d'une lecture de la modernisation problématique du Liban. « En somme, écrit-il, le Liban a été victime de la modernisation des concepts d'honneur et de honte » [Johnson, 2001 : 19]. On pourra estimer que le contretemps chez Johnson est « chorégraphique » dans le sens où la rupture de la période de guerre est prise en compte comme passé dans le passé, réinscrit dans une continuité analytique englobante à partir du point d'où l'on a choisi de reformuler l'analyse.

Suad Joseph et Michael Gilseman n'étirent pas le temps de cette façon dans leurs écrits. Ils traduisent chacun à leur manière la nécessité de rendre compte du présent de la société libanaise et l'extrême difficulté à le faire. La rupture de la guerre est reconnue comme telle : elle *change* non seulement la possibilité d'enquêter sur le terrain, mais surtout, elle modifie profondément le rapport personnel et intellectuel établi avant le changement radical. Tout d'abord, les changements radicaux sur le terrain peuvent avoir un impact majeur sur la vie des anthropologues. Se rappelant les années qui ont immédiatement suivi le déclenchement de la guerre, Suad Joseph en explique les raisons :

« ...alors que le Liban se fragmentait dans les affres de la guerre civile, écrire est devenu encore plus difficile. Mon ancienne confiance dans (la possibilité de produire) une analyse politique correcte se dissolvait de plus en plus face à l'une des convulsions sociales les plus douloureuses et prolongées que le Moyen-Orient contemporain ait connue. Les soupçons étaient exacerbés, les amitiés compromises, et tout travail de terrain était devenu impossible. L'enseignement sur le Moyen-Orient comme les communications publiques sur le Liban ont progressivement fini par ressembler à un exercice de masochisme public, tant les auditeurs n'hésitaient plus à nous vilipender, nous cibler, nous attaquer, moi et d'autres conférenciers, avec leur rage diffuse. Pendant de nombreuses années, j'ai considéré abandonner complètement le champ des études sur le Moyen-Orient. Un certain nombre de mes amis n'a pas attendu. Ils ont quitté il y a des années, ne se sentant plus disposés à travailler dans

---

<sup>2</sup> Voir à ce sujet le débat sur la transformation progressive ou au contraire la radicale opposition entre l'homme fort incarnant l'honneur, le *'abadaye*, et le milicien entre M. Johnson [1986] et N. Beyhum [1999].

l'environnement académique et public toxique qui caractérise l'étude du Moyen-Orient » [notre traduction, Joseph 1993 : 23].

En tant que Libanaise positionnée de ce fait dans un réseau de relations familiales, confessionnelles, politiques, Suad Joseph exprime dans ce texte l'impossibilité d'une écriture académique dans le contexte de la guerre. Il ne s'agit plus alors de comprendre, d'explicitier. Partie prenante du conflit quoi qu'elle en ait, l'anthropologue doit afficher ses loyautés ou se taire, sous peine de s'exposer à la violence. De ce point de vue, la littérature publiée durant la guerre a logiquement pris des accents pamphlétaires ou prédicatoires.

Rosemary Sayigh fait sur ce point écho à l'analyse réflexive de S. Joseph sur l'impossibilité de poursuivre une ethnographie académique alors même qu'elle résidait dans un camp palestinien durant la guerre civile. Dans un article paru en 1996, elle raconte que la situation dans laquelle elle s'est retrouvée après les massacres de Sabra et Chatila<sup>3</sup> était *impensable* sur le plan humain à tel point qu'il était impossible de commencer toute recherche qui serait en mesure d'expliquer cette situation. Au-delà du climat de terreur créé par les arrestations de l'armée et les enlèvements des milices, l'impossibilité de lancer toute enquête ethnographique était aussi dictée par les relations personnelles qui la liaient à un ensemble de personnes. La seule chose qui lui semblait alors à même d'apaiser sa conscience, rapporte-t-elle, était l'engagement dans l'action humanitaire et l'implication politique. Cependant, cela ne résolvait en rien les problèmes théoriques de la bonne manière de faire de la recherche. En tant qu'épouse d'un Palestinien, on attendait d'elle qu'elle se conforme au code de politesse qui interdit de poser des questions directes à ses hôtes, d'autant plus que ceux-ci traversent des périodes difficiles. Il fallait au contraire s'évertuer à les faire rire, à les distraire par des récits amusants, capacité qui est perçue comme marque d'amitié sincère [Sayigh, 1996].

La difficulté d'écrire et de rendre compte de l'expérience soulignée par Suad Joseph et Rosemary Sayigh tient essentiellement à la contradiction entre les exigences sur la « manière d'être en relation » requise par le fait qu'elles sont personnellement et familialement impliquées, par la situation de guerre et les exigences de la production d'un savoir dont le registre narratif est inapproprié voire intenable éthiquement et politiquement. L'impossibilité de rendre compte tient encore à l'expérience propre que l'anthropologue fait de ces terrains qui

---

<sup>3</sup> Sabra et Chatila sont deux camps palestiniens de la banlieue de Beyrouth. En septembre 1982, alors que la capitale libanaise était sous occupation israélienne, les Phalanges chrétiennes ont perpétré un massacre dans ces camps tuant plusieurs milliers de Palestiniens en l'espace de 72h.

échappent, à la fois parce qu'on ne reconnaît plus physiquement les lieux, mais parce que la rupture temporelle est devenue incommensurable. Michael Gilsean l'exprime ainsi après une très brève visite dans le village de Berqayl<sup>4</sup> à la fin de l'année 1983 :

« Il est facile de parler 'd'alors'. Le 'maintenant' est beaucoup plus difficile [à dire]. Les souvenirs confrontés à ce 'maintenant' prennent la couleur du fantasme et du malaise. Une lumière étrange qui se déverse sur le paysage intérieur par la force des changements à l'extérieur » [notre traduction, Gilsean, 1985 : 25].

L'anthropologue irlandais capture finement la sensation déroutante de ne plus reconnaître – au point de ne plus connaître – ce qui est ; c'est le présent et non le passé qui est irréel. Et surtout, à la différence de M. Johnson, *l'étrangement*<sup>5</sup> souligné par Michael Gilsean interdit toute recherche de continuité entre ce qui était « alors » et ce qui est « maintenant ». Il poursuit :

« Nulle part ailleurs, je n'ai jamais connu un tel sentiment d'incertitude radicale. Parfois, les choses semblaient être tellement sens dessus dessous que je ne parvenais plus à distinguer le nord du sud, ni ma droite de ma gauche. Faisant comme s'ils louaient cette qualité, les gens me présentaient comme un homme qui dit (toujours) la vérité. En fait, ils pensaient que j'étais bien trop peu habile, trop étranger et trop lent pour faire autrement » [Gilsean, *ibid.* : 26].

Cherchant à exprimer la difficulté de traduire le vertige de cette confrontation avec le devenir de son terrain dix ans après le début de la guerre, il se souvient s'être souvent senti honteux d'être excité par cet univers libanais, son génie pour l'imagination, le don de la mise en scène et l'embellissement de la réalité pris dans une matrice de brutalité et d'inimitié que l'on pouvait, par moment, oublier. Dix ans après, en pleine guerre civile, le village qu'il connaît a totalement changé ; les manières d'être aussi. L'argent liquide est désormais tout ce qu'il faut avoir, observe Michael Gilsean, pas le statut, l'honneur ou la généalogie qui sont des ressources d'un autre temps, des armes pour un monde organisé par l'extrême différenciation sociale entre les seigneurs et les paysans. Comment tisser le lien entre ces deux univers quand les fondements mêmes des normes et des appuis sur lesquels se construisaient les mise-en-scène du quotidien ont été radicalement transformés ?

---

<sup>4</sup> Le village du Akkar, au nord du Liban, où il a résidé en 1971-1972.

<sup>5</sup> Selon le nom de la technique littéraire développée par Tolstoï et reprise par Proust [Ginzburg, 2001 : 29-33].



« Revenir dans ce lieu dix ans après (mais quelle manière insatisfaisante de rendre cette période 'dix ans' dans un tel contexte), c'était comme de me confronter à mon propre passé dans un espace ayant pris de plusieurs façons une dimension 'd'avant'. Pour emprunter la formule d'Italo Calvino, c'était comme tomber en dehors des marges de mon propre texte » [Gilsenan, *ibid.* : 27].

### Comme au cinéma ou l'impossible réalité

Anthropologues se résignant au silence, écritures suspendues... ou narrations un peu têtues qui finissent par glisser hors des marges du texte, comme autant d'échappées hors de propos et désynchronisées qui peuvent attendre que le temps les rattrape. Et c'est bien ce qui va se passer après qu'une ultime conférence de résolution du conflit mettra fin au règne des milices inaugurant une nouvelle temporalité, celle de l'après-guerre civile. Or, pour la plupart de ceux qui venaient de traverser la guerre, il était impossible d'en parler, comme si les quinze années qui venaient de s'écouler étaient marquées du sceau de l'irréel. « *Al-harb, mish haqiqi kan* », la guerre, ce n'était pas réel ; « *kanat al-dunya maqlub* », le monde était sens dessus dessous, « retourné ».

Dans son travail sur les cadres de l'expérience, Erwin Goffman assigne à l'irréversibilité du temps le statut de cadre primaire, à partir duquel les hommes sont constamment en mesure de reconstruire rétrospectivement la réalité et de lui assigner un sens [Goffman, 19 : 47]. Son analyse s'appuie sur la réflexion de William James selon lequel le sens de la réalité procède de la production de mondes *que l'on peut choisir de rendre réels* [James, 1890 ; je souligne]. Or c'est bien le sentiment d'une irréalité latente qui semble imprégner le Liban d'après-guerre, comme si le conflit avait été vécu comme on regarde un film, de loin. Je me souviens de cette soirée à Jbeil partagée avec mon ami et collègue Karam<sup>6</sup> en 2000. Il me montrait au loin les lumières de Beyrouth en me racontant comment il venait ici avec ses amis regarder les bombardements sur la ville. « C'est drôle, disait-il, c'était comme un spectacle. Je ne réalisais pas que c'était Beyrouth et que c'était si proche. C'était comme si cela se passait ailleurs. Nous ne réalisions pas vraiment ce qui se passait ». Ces propos font écho à ceux d'un autre interlocuteur libanais, d'une autre génération, qui me racontait comment en 1958, lors du débarquement des *Marines* à Beyrouth, « les gens avaient pris leurs sièges pliants en toile

---

<sup>6</sup> Karam est un chrétien maronite né à la fin des années 1960, originaire de Jbeil-Byblos sur la côte libanaise au nord de Beyrouth où il a grandi pendant les années de guerre avant de « découvrir » Beyrouth et de s'y installer pour y poursuivre ses études universitaires.

pour venir voir comme au cinéma les soldats américains arriver à Beyrouth ». *Le jour le plus long* en version libanaise.

Comme l'a finement observé Sune Haugbolle dans l'étude qu'il a consacrée à la mémoire du conflit dans le Liban de 1990 à 2005, répéter à l'envi que cette guerre civile fut « la guerre des autres » conduit à transformer rétrospectivement le pays en scène de théâtre pour les conflits du Proche-Orient [Haugbolle, 2010 : 15]. Les films libanais de l'après-guerre ne campent-ils pas des personnages qui regardent ce qui se passe autour d'eux comme s'ils étaient spectateurs ? Durant la guerre, les gens ont fini par être blasés par la violence-spectacle des miliciens dans l'espace de la rue (où le pouvoir n'est pleinement reconnu que lorsqu'il est ostentatoire) ; jamais cependant par la violence-menace qui engageait chaque destin individuel [Beydoun, 1993 : 167]. La génération de la guerre (*jil al-harb*), qualifiée d'amnésique, se caractérise finalement par son sens pratique révélant une habitude de la survie à court terme et de la débrouille<sup>7</sup>, son hyper-agressivité au volant et son attrait pour la fête comme moyen de donner du mouvement au vide [Haugbolle, *ibid.* : 100-101]. D'ailleurs, la guerre est devenue une référence esthétique post-moderne de la nuit beyrouthine comme dans ce « bar concept » de la rue Monot qui reproduit un abri anti-bombardements. Et elle est pastichée de manière presque obscène dans la mise en scène du BO18<sup>8</sup>, boîte de nuit branchée creusée en sous-sol dans cet espace qui fut le camp de la Quarantina<sup>9</sup>. Réalisée comme un bunker de forme arrondie dont la coupole s'ouvre sur les étoiles, la salle peut d'abord être observée de l'extérieur à travers des meurtrières. Son décor est agencé comme un ensemble de pierres tombales, que figurent les tables à l'extrémité desquelles sont disposés, jouxtant un bouquet de fleurs, des clichés en noir et blanc de jeunes des années 1970. Manière de s'opposer à la tentation de l'amnésie selon le projet initial de son architecte Bernard Khoury, la boîte de nuit a fini par offrir, au contraire, un lieu où faire l'expérience de la « nostalgie de la guerre », de l'excitation qu'elle pouvait procurer, sans avoir à y penser. Comblant en partie l'absence de mémoire des médias traditionnels, le travail créatif de ces petits clips réalisés à partir des images de guerre disponibles qui est diffusé sur *YouTube* révèle la forte inflexion nostalgique de cette « mémoire

---

<sup>7</sup> J'en ai pris la mesure le 11 septembre 2001 alors que j'avais embarqué pour un vol en direction de Beyrouth avec escale à Budapest, où nous avons appris qu'en raison des attentats perpétrés aux États-Unis, les aéroports du Proche-Orient étaient fermés de manière préventive jusqu'à nouvel ordre. Devant cette difficulté imprévue, de nombreux passagers libanais ont immédiatement fait référence à la période de guerre et entrepris de poursuivre leur trajet en bateau via Chypre.

<sup>8</sup> Réalisé par l'architecte Bernard Khoury, né en 1968. Voir : <http://www.bernardkhoury.com/projectDetails.aspx?ID=127>

<sup>9</sup> Ce quartier musulman à l'est du port de Beyrouth sous contrôle palestinien avant-guerre a été attaqué par les milices chrétiennes libanaises des quartiers voisins en janvier 1976. Le massacre de la population a fait de 1000 à 1500 victimes.

sauvage ». En effet, pour que les clips soient vus, ils doivent se conformer à un certain format : l'image ne suffit pas, elle défile comme support visuel au bruit sec des armes automatiques, au bruit sourd des bombardements et aux cris et lamentations des victimes [Varin, 2010]. Cette nostalgie d'une « esthétique de guerre » affleure régulièrement, généralement marquée par une esquisse de sourire entendu, chez beaucoup de ces jeunes hommes qui ont grandi durant la guerre sans en avoir été les acteurs<sup>10</sup>.

Ces manifestations esthétiques sont toutefois plutôt le propre de la capitale. Dans la Montagne où je suis installée lors de mes séjours au Liban, l'écho de la nuit beyrouthine, de ses fêtes et de ses clameurs parvient comme étouffé. Le quotidien de la période de guerre n'a pas été le même dans toutes les régions du pays. Dans le Chouf, ce district à majorité druze traditionnellement dominé par le leadership Joumblatt, la guerre s'est articulée autour de deux moments-clé : mars 1977 avec l'assassinat de Kamal Joumblatt et l'épisode violent de « la guerre de la Montagne » en 1983<sup>11</sup> qui a provoqué l'exil des habitants chrétiens et la création d'un canton druze contrôlé par la milice de Walid Joumblatt<sup>12</sup>. Nourrie par la lecture communautaire spécifique de la nécessité d'avoir eu à se battre pour défendre leur droit de vivre au Liban, la nostalgie de guerre évoquée par les druzes se construit d'abord sur la solidarité perdue. Et elle est plus souvent le fait des femmes : « Ah, à cette période-là, ce n'était pas chacun chez soi comme maintenant. Toutes les femmes du quartier, on se rassemblait les unes chez les autres et on cuisinait toutes ensemble. Il fallait bien porter de la nourriture aux jeunes qui se battaient ».

Dans la Montagne cependant, l'évocation nostalgique récurrente se cristallise d'abord sur la période qui a précédé la guerre civile dans une élaboration romantique de la Montagne libanaise éternelle, celle des grands Émirats, de l'attachement à la terre, de la solidarité villageoise. Cette nostalgie-là est évidemment politique, comme le regret d'une époque, celle de la présidence Chamoun (1952-1958) où le centre de gravité des jeux de pouvoir oscillait entre Beyrouth et la résidence d'été présidentielle de Beiteddin (l'ancien palais des

---

<sup>10</sup> Voir notamment l'interview de Lokman Slim, sur la nostalgie de la guerre dans le film de Frédéric Laffont [Laffont, 2013]. Lokman Slim, né en 1962, a vécu la première partie de la guerre civile au Liban avant de s'installer en France pour poursuivre ses études entre 1982 et 1988. Il est éditeur de littérature arabe (Dar al-Jadid publishing), activiste politique et commentateur régulier de l'actualité politique libanaise, pour la presse française notamment.

<sup>11</sup> Pendant l'été 1983, la tension est montée dans la région du Chouf où les Phalangistes chrétiens ont entrepris de harceler les druzes, bientôt épaulés par l'armée libanaise. L'hostilité s'est muée en bataille ouverte en septembre 1983 après le retrait des forces d'occupation israéliennes.

<sup>12</sup> L'Administration Civile de la Montagne gouvernée par la structure milicienne du Parti Socialiste Progressiste sous l'autorité de Walid Joumblatt est restée en place entre 1983 et 1990 [Rivoal, 2001].

émirs Chihab), entre le maronite de Deir el-Qamar et le druze de Moukhtara<sup>13</sup>. C'est à ce titre qu'elle est partagée par la plupart des interlocuteurs de confession druze avec lesquels j'ai échangé lors de mes séjours dans le Chouf, les plus anciens mobilisant la mémoire des conflits politiques et des joutes électorales entre les deux leaders de la région, les plus jeunes le regret plus diffus et amer d'une préséance politique perdue au profit du sud en raison de l'influence du Hezbollah. Comme ces « bars-concept » de Beyrouth qui parodient la guerre, l'évocation romantique de l'avant-guerre a son lieu emblématique dans le Chouf druze : ainsi le restaurant « New Garbatella » à proximité du palais Mir Amin a gardé la patine surannée du décor « chalet de montagne » quand ce pays se voulait être la Suisse du Moyen-Orient ; on y diffuse exclusivement la musique française des années 1970 et les premières comédies musicales de Fayrouz<sup>14</sup>. C'est dans ce lieu qu'attablée devant un *fattouche* ou un *taboulé* réalisés dans les règles de l'art culinaire libanais, j'ai écouté les longues tirades désabusées de ces jeunes druzes de mon âge, qui avait traversé la guerre sans avoir porté les armes en 1983, mais pour lesquels le « sacrifice pour cette victoire » n'avait finalement pas de sens puisque leur communauté n'avait plus aucun poids dans la société libanaise<sup>15</sup>. Et pour beaucoup d'entre eux, cela signifiait surtout qu'il n'y avait d'autre issue que d'émigrer dans le Golfe pour trouver un travail.

### **La guerre civile libanaise, une « maladie du temps »**

Entre l'étourdissement par la fête, la vitesse et la surenchère dans la consommation et l'expression de la nostalgie d'un Liban éternel fantasmé, c'est l'impossibilité à parler de la guerre qui caractérise la société libanaise après-guerre. Dans les années 1990, l'essentiel de la mémoire publique consiste à absoudre les Libanais ordinaires de la responsabilité de la guerre en favorisant le souvenir des souffrances civiles et la victimisation collective. Les seules narrations possibles du conflit, comme discours de sens dépassant la

---

<sup>13</sup> Camille Chamoun était originaire de Deir el-Qamar, la grosse bourgade maronite du Chouf voisine de Beiteddin ; Kamal Joumblatt était l'héritier en place du palais de Moukhtara, à une vingtaine de kilomètres, adossé aux contreforts du Mont-Liban.

<sup>14</sup> Chanteuse libanaise emblématique des années 1960-1970, Fayrouz et les frères Rahbani, ses compositeurs, sont à l'origine d'un genre musical novateur qui se déploie dans des comédies musicales mettant en scène la vie villageoise de la Montagne libanaise éternelle. Fayrouz suspendra sa carrière pendant la guerre civile pour ne pas avoir à prendre parti, ce qui a évidemment favorisé l'identification de tous les Libanais à sa musique. Après la guerre, elle est remontée sur scène mais dans un autre genre musical et sur les compositions de son fils Ziad Rahbani [Stone 2008].

<sup>15</sup> Les druzes ne comptent en effet que pour 6 % de la population libanaise ce qui, dans un système politique confessionnel, ne leur donne qu'une faible présence politique et institutionnelle (le nombre de députés, de ministres, de postes dans l'administration centrale est en effet distribué selon une proportionnalité communautaire).

multiplicité des expériences individuelles, sont les narrations communautaires. « Dire la réalité » n'est pas possible en dehors de l'espace intime, qu'il est nécessaire d'ouvrir par la formule « *bayni baynak* » (entre toi et moi), sans risquer d'ouvrir immédiatement la contrepartie possible de l'exercice de la violence [Khuri, 2007 : x]. C'est pourquoi, durant la guerre, l'expression de la « réalité » et donc de la « vérité » (*al-haqiqa*) était possible : les anciens miliciens se rappellent de cette liberté d'agir « selon leur cœur ». Même les femmes s'autorisaient alors à jurer dans l'espace public pour marquer leur modernité (Khuri, *ibid.* : 20). Sans narration possible du conflit libanais, frustration dont Edward Saïd a souligné toute la dimension pendant les années de guerre [Saïd, 1984], il ne peut en effet y avoir pour l'après-guerre de référence hormis l'avant-guerre comme temps hors du temps ou d'existence hormis le déni de réalité comme être hors de la violence.

Ayant vécu au Liban durant toute la guerre civile, Ahmad Beydoun est probablement l'historien libanais qui a proposé l'analyse la plus nuancée de cette « tragédie (...) (qui) se profile identique et différente quel que soit le coin d'ambiguïté que l'on soulève » [Beydoun, 1993 : 11]. La guerre, analyse-t-il, a eu pour effet de modifier la perception et la gestion du temps selon une tension entre le fait que « rien ne change » (entre chaque *round* de violence et chaque conférence de réconciliation) et que « tout change » (lorsque du jour au lendemain chacun peut subir l'arbitraire immédiat de la mort d'un proche ou de la destruction d'un logement). La guerre a donc eu pour effet de réaliser la négation du temps (en tant que cadre primaire goffmanien) au profit d'une conception du *dahr*, le temps infini de l'arabité qui est avant tout culture de la parenté [Beydoun, *ibid.* : 68].

La guerre civile ne peut être comprise comme une rupture ou une transformation radicale ; soit un « moment prérogatif » selon la formule de Jacques Le Goff, engageant vers un futur qui se révélera comme salut ou damnation [Le Goff, 1986 : 49]. C'est en ce sens qu'Ahmad Beydoun propose de la penser comme « une maladie du temps » [Beydoun, *ibid.* : 172] dans le sens où elle a courbé irrémédiablement la linéarité de la seule histoire nationale possible, celle qui faisait du Liban l'avant-garde de la modernité arabe depuis la période de la *Nahda* (la « Renaissance arabe ») à la fin du XIXe siècle. Selon l'historien Kamal Salibi d'ailleurs, la guerre civile ne fut rien d'autre qu'une « guerre sur, par et pour l'histoire » [Salibi, 1988 : 66]<sup>16</sup> au cours de laquelle l'inflation des narrations concurrentes a fait perdre à l'histoire comme à la

---

<sup>16</sup> Et même si le règlement de Taïf qui a mis fin au conflit a souligné l'importance de la réécriture de l'histoire et si des institutions ont tenté à partir de 1993 de travailler à un manuel d'histoire unifié, l'historiographie d'après-guerre reste marquée par un « pacte du silence » [Raymond, 2010].

mémoire leur « valeur d'usage » [Raymond, 2010]. À tel point que, selon ce commentaire publié après l'assassinat de Rafic Hariri en 2005, « au Liban, on ne sait jamais si l'on va 20 ans en arrière ou 20 ans en avant » [Corm, 2005]. Chaque manifestation de violence dans l'espace politique commun s'apparente dès lors à un « retour en arrière » qui pointe vers le conflit comme une matrice de sens a-historique, figeant la guerre civile en dehors d'une temporalité événementielle susceptible d'être résolue. En effet, chaque épisode de conflit se referme sur la formule consensuelle du « ni vainqueur, ni vaincu » (*la ghalib wa la maghlub*), qui impose une stratégie d'oubli [Khalaf, 2002 : 150]. Sauf que cet oubli se manifeste dans une distorsion du sens qui fait dire aux Libanais que tout cela « n'est pas réel » (*mish haqiqi*)... mais néanmoins « beau comme le mensonge » [Jamous, 1993].

Il devient possible de comprendre ce qui fait toute la pertinence des travaux de ces anthropologues réalisés avant la guerre et reçus avec enthousiasme vingt ans plus tard. En première analyse, on pourrait y voir un effet du romantisme d'avant-guerre qui valorise le souvenir d'un monde stable dans son organisation et ses valeurs (l'honneur, la permanence de la parenté, etc.), faisant ainsi écho à la thèse d'Ahmad Beydoun sur le refuge dans le temps infini de l'arabité. Or précisément, la force de l'analyse proposée dans ces études tient à leur capacité de documenter la transformation sociale à l'œuvre dans ces années qui ont précédé la guerre (plus particulièrement dans Gilsenan, 1992, 1996, Johnson 2001 et Joseph, 1994). Alors que l'essentiel de la production centrée sur l'analyse de l'événement durant les années de guerre est devenue obsolète sitôt le conflit terminé, ces travaux offrent une perspective répondant au « besoin fondamental d'expérimenter la continuité temporelle à travers une certaine logique narrative » [Engel, 1999 : 126]. Ils sont d'autant plus entrés en résonance avec la société libanaise de l'après-guerre que celle-ci cultive une nostalgie multiforme, à la fois sentiment de perte, de déplacement, et tension utopique vers le passé. Possibilité d'être dans l'histoire sans culpabilité et de tourner l'histoire en mythologie, la nostalgie est précisément *une émotion historique* symptomatique de notre époque [Boym, 2001 : xvi].

### « Traverser » la guerre »

L'objectif de cet essai était de rendre perceptible l'inconfort devant la réalisation de tout projet ethnographique sur le Liban contemporain et d'en identifier les ressorts entre défaut de réalité et suspension dans le temps. Au-delà de leur dimension rhétorique, ces formulations répandues dans la littérature sur le

Liban contemporain invitent à questionner ce qui caractérise l'expérience de la dimension historique lorsqu'elle échappe à la mise en ordre narrative. Si la qualité de l'événement est bien d'être une rupture d'intelligibilité qui ouvre à nouveau l'ordre de la narration et de l'assignation d'un sens comme mesure de la transformation sociale [Bensa & Fassin, 2002], qu'en est-il de ces ruptures de sens installées dans le temps long qui en viennent à façonner la vie de ceux qu'elles affectent ? D'un point de vue méthodologique, c'est le recours même à l'enquête biographique qu'une telle situation questionne. Et au-delà, la formidable fortune du concept de « mémoire sociale » et des enquêtes d'histoire orale qui ont constitué une réponse massive pour appréhender le passé en tant que dimension *vécue* par les acteurs [Ricoeur, 2000] plutôt que comme discours historique.

Particulièrement attentif à la dimension historique du travail de l'ethnologue, Piers Vitebski a attiré l'attention sur la nécessité de reconnaître notre propre conscience historique qui nous amène à penser nos interlocuteurs « dans une histoire » et à penser ce qu'ils vont nous dire « comme un produit mémoriel » [Vitebski, 2012]. Au Liban, la distorsion du rapport à l'histoire et du sens à assigner à ce qui est en train de se passer invalident en grande partie ces implicites qui découlent de notre conscience historique. L'expression narrative y a moins souvent à voir avec la mémoire qu'avec la politique, la reconfiguration permanente des rapports de forces et une certaine esthétique théâtralisée [Gilsenan, 1996 ; Jamous 2004]. Dans ce contexte, le récit biographique n'ouvre pas sur la dimension de la guerre *vécue* par des « acteurs », qui tendent à en rejeter la rationalité sur l'ingérence extérieure et à se constituer collectivement comme des victimes, mais sur la guerre comme théâtre diversement *apprécié* par des « spectateurs » qui peuvent ainsi en dénier la réalité à chaque fois que le rideau se ferme.

La singularité de l'expression mémorielle de la guerre au Liban, qui est plus sécrétion que narration, permet de prendre la mesure de la difficulté à jamais prétendre saisir la logique de « ce qui est en train de se passer ». De même après le conflit, comment pourrait-il prétendre mettre en récit ce que les gens eux-mêmes ne parviennent pas et ne sont pas autorisés à mettre en récit (autrement que sous la forme des récits communautaires et partisans). C'est en ce sens que la guerre y apparaît finalement plus traversée que *vécue*, par les Libanais comme par ceux qui font profession d'observer. Il s'agit d'un univers particulier où la temporalité semble ne se livrer que sous la forme de lignes de fuite, en avant ou en arrière, un mouvement permanent qui finit par produire une impression d'hébétude ; cette radicale incertitude si bien rendue par Michael Gilsenan qui agit comme une force centripète faisant tomber l'ethnologue « en

dehors des marges de son texte ». Voilà qui donne sur ce point raison à Johannes Fabian : il est bien des expériences de co-temporalité singulières que l'on ne peut dire que sur un mode poétique.

### **Filmographie**

LAFFONT Frédéric, 2012, *Liban, des guerres et des hommes*, Documentaire télévisuel, Coproduction : Camera magica, France 5, Histoire, INA, RTS, TV5monde Umam soutiens ; CNC, Procirep Distribution, France Télévisions.

### **Références bibliographiques**

BENSA Alban et Eric FASSIN, 2002, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, 38 : 5-20.

BEYDOUN Ahmad, 1993, *Le Liban. Itinéraires dans une guerre incivile*, Paris, Karthala-CERMOC.

BEYHUM Nabil, 1999, « Beyrouth, histoire de deux villes où tuer est une compulsion qui se répète » in Jean HANNOYER (dir.), *Guerres Civiles. Economies de la violence, dimensions de la civilité*, Paris, Karthala-CERMOC : 123-138.

BOYM Svetlana, 2001, *The Future of Nostalgia*, New-York, Basic Books.

CORM Carole, 2005, « A Letter from Beirut : Disoriented Lebanon », *Al-Jadid*, <http://www.aljadid.com/features/DisorientedLebanon.html>.

ENGEL Susan, 1999, *Context is Everything. The nature of memory*, New-York, Freeman and company.

FABIAN Johannes, 1983, *Time and the Others. How Anthropology makes its Object*, New-York, Columbia University Press.

GILSENAN Michael, 1985, « Reflexion on a Village in Time of War », *MERIP Reports*, n° 133, (Middle East Research and Information Project) : 25-29.

GILSENAN Michael, 1992, « *Nizam ma fi* : discourses of order, disorder and history in a Lebanese context » in John P. SPAGNOLO (ed.), *Problems of the modern Middle East in historical perspective. Essays in honor of Albert Hourani*, Oxford, Ithaca Press (St Anthony's monograph n°26) : 74-104.

GILSENAN Michael, 1996, *Lords of the Lebanese Marches. Violence and Narratives in an Arab Society*, Berkeley, University of California Press.



GILSENAN Michael, 1999, « Problem in the Analysis of Violence » in Jean HANNOYER (dir.), *Guerres civiles. Economies de la violence, dimensions de la civilité*, Paris, Karthala-CERMOC : 105-122.

GINZBURG Carlo, 2001 [1998], *A Distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des histoires).

GOFFMAN Erwin, 1974, *Frame Analysis. An Essay on the Organization of Experience*, Boston, University Press of New-England.

JAMES William, 1890, *The Principles of psychology*, vol. 2, <http://psychclassics.yorku.ca/James/Principles/prin21.htm>

JAMOUS Raymond, 1993, « Mensonge, violence et silence dans le monde méditerranéen », *Terrain*, 21 : 97-110.

JAMOUS Raymond, 2004, « Le Théâtre des passions politiques », *Terrain*, 43 : 141-156.

JOHNSON Michael, 1986, *Class & Clients in Beirut. The Sunni Muslim Community and the Lebanese State, 1840-1985*, Londres and Atlantic Highlands, Ithaca Press.

JOHNSON Michael, 2001, *All Honorable Men. The Social origins of war in Lebanon*, Londres, New-York, I.B. Tauris, Center for Lebanese Studies.

JOSEPH Suad, 1975, *The Politicization of Religious Sects in Borj Hammoud, Lebanon*, Ph.D Thesis, Columbia University.

JOSEPH Suad, 1993, « Fieldwork and Psychosocial Dynamics of Personhood », *Frontiers: A Journal of Women Studies*, 13, 3: 9-32.

JOSEPH Suad, 1994, « Brother / Sister Relationships: Connectivity, Love, and Power in the Reproduction of Patriarchy in Lebanon », *American Ethnologist*, 21, 1: 50-73.

KALAF Samir, 2002, *Civil and Uncivil Violence in Lebanon. A History of the internationalization of communal conflict*, New-York, Columbia University Press.

KHURI Fuad I., 2007, *An Invitation to laughter. A Lebanese anthropologist to the Arab world*, Chicago, The University of Chicago press.

LE GOFF Jacques, 1986, *Histoire et mémoire*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Gallimard (coll. « Folio essais »).

RAYMOND Candice, 2010, « D'une guerre civile (à) l'autre : les harakât de 1840-1860 dans l'historiographie libanaise contemporaine » in Franck MERMIER et Christophe VARIN (dir.), *Mémoires de guerre au Liban*, Paris, Sindbad : 72-94.

RICOEUR Paul, 2000, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil.

RIVOAL Isabelle, 2001, « Baaqline, de l'Administration Civile de la Montagne à la renaissance municipale. Réflexion sur le pouvoir local au Liban » in Agnes FAVIER (dir.), *Pouvoirs locaux et municipalités au Liban*, Beyrouth, Les Cahiers du CERMOC, 24 : 319-338.

SAID Edward, 1984, « A Permission to narrate », *Journal of Palestine Studies*, 13, 3 : 27-48.

SALIBI Kamal, 1988, *A House of many mansions. The History of Lebanon reconsidered*, London, I.B. Tauris.

SAYIGH Rosemary, 1996, « Researching gender in a Palestinian camp: political, theoretical and methodological issues » in Deniz KANDIYOTI (ed.), *Gendering the Middle East. Emerging perspectives*, Londres, New-York, J.B. Tauris : 146-167.

STONE Christopher, 2008, *Popular culture and nationalism in Lebanon: the Fairouz and Rahbani nation*, London, New-York, Routledge (Routledge studies in Middle Eastern literatures, vol. 18).

VARIN Christophe, 2010, « Youtube et la guerre de 1975 à 1990 : fragment d'un voyage au pays des 'mémoires sauvages' » in Franck MERMIER et Christophe VARIN (dir.), *Mémoires de guerre au Liban*, Paris, Sindbad : 146-164.

VITEBSKI Piers, 2012 « Repeated Returns and Special Friends: From Mythic Encounters to Shared History » in Signe HOWELL & Aud TALLE (eds.), *Return to the Field. Multitemporal Research and Contemporary Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press : 180-202.

## Résumé

À partir du croisement entre son expérience de la société libanaise de l'après-guerre civile, des trajectoires d'anthropologues ayant réalisé des ethnographies du Liban avant-guerre qu'ils n'ont publiées que 20 ans plus tard et des formes mémorielles secrétées par les Libanais qui ont vécu la guerre, l'auteur explore dans cet article l'impossible narration d'un événement s'apparentant pourtant à une transformation sociale radicale. Entre nostalgie et expression théâtralisée du conflit qui en autorise le déni de réalité, l'article montre que la guerre a été plus traversée que vécue par les Libanais, comme par les observateurs dont elle a perturbé la pratique. Ceci l'amène à mettre en perspective l'approche biographique et la co-temporalité de Johannes Fabian comme ressources méthodologiques pertinentes pour saisir la société libanaise contemporaine.

**Mots-clés :** Liban. Guerre civile. Déni de réalité. Mémoire. Théâtralisation.

## Abstract

*Suspended writings, engaged lives. Living throughout civil war in Lebanon*

In this article the author explores the impossible narration of the civil war in Lebanon through the trajectories of social anthropologists who studied prewar Lebanon but postponed the writing of their ethnographies for twenty years. Then, she explores the atypical form of the memories of Lebanese who went through the war experience using her own ethnography of postwar Lebanon. Despite being a major social transformation, the war is presented by the Lebanese as something they « went through » rather than « lived », as if they were the observers of a play - a mix of nostalgia and taste for drama - much as the anthropologists whose writing was postponed by the events. The author uses biographical approaches and Johannes Fabian's notion of coevalness as methodological resources which needs to be discussed in an attempt to describe contemporary Lebanese society.

**Keywords:** Lebanon. Civil war. Denial of reality. Memory. Dramatization.

Isabelle Rivoal

CNRS - Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative (UMR 7186)

Maison Archéologie & Ethnologie - René Ginouvès

21, allée de l'université

92023 Nanterre Cedex

[isabelle.rivoal@cnrs.fr](mailto:isabelle.rivoal@cnrs.fr)